Document generated on 07/19/2025 9:37 a.m.

Contre-jour
Cahiers littéraires

On passe

Marie-Pascale Huglo

Number 11, Winter 2006–2007

URI: https://id.erudit.org/iderudit/2436ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)
1920-8812 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Huglo, M.-P. (2006). On passe. *Contre-jour*, (11), 9–12.

Tous droits réservés © Cahiers littéraires Contre-jour, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

On passe

Marie-Pascale Huglo

On passe devant le dépanneur, on passe devant le restaurant, on le repère facilement avec l'enseigne jaune qui clignote jour et nuit, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, on tourne la rue au coin du petit marché, ceux-là sont des voleurs, on passe le parc et la pataugeoire ronde. L'été, les petits barbotent dedans, elle irait bien s'asseoir sur le rebord quand il fait lourd, les pieds dans l'eau, ça la tenterait presque ces jours-là d'allonger ses jambes dans le bassin, ses jambes gonflent tellement les jours de canicule qu'elle a du mal à marcher, mais on la regarderait de travers, elle n'a même pas de petit à traîner, si elle en avait il aurait peur de l'eau elle le jurerait, la frousse qu'il aurait des éclaboussures, au milieu des cris et des méchants qui poussent, elle ne l'amènerait pas là son petit si elle en avait. On passe, on prend à gauche juste après le parc, impossible de se tromper. Il y a des arbres sur le trottoir d'en face, de grands arbres qui font de l'ombre l'été, un homme se tenait immobile l'autre jour, le dos contre un tronc, la quarantaine, il se tenait debout les bras ballant, la fixait d'un drôle d'air, un cardiaque... Elle a regardé ailleurs, autant éviter les problèmes, on l'entendait respirer à trois mètres. Elle a oublié le nom de la rue, sa tête est une passoire, on descend encore un petit bout, il faut marcher près de cinq minutes mais une fois sur place, on peut se fier à la marchandise : rien que de la très bonne qualité pas cher, la viande hachée on l'achète les yeux fermés, fraîcheur garantie, le poulet cuit aussi.

Entre les portes d'entrée et de sortie, il y a un petit banc pour s'asseoir. Elle s'y installe des fois, elle n'est pas vraiment fatiguée, sauf les jours de canicule, ces jours-là les jambes sont tellement gonflées, elles doublent de volume... Sinon elle se met là pour le plaisir, les gens entrent, sortent, ils vérifient la facture, ils répartissent le poids des paquets, parlent dans le téléphone, elle les regarde faire. On prend son caddie à l'entrée du magasin, elle les aimerait mieux plus petits — elle n'achète pas plus de deux paquets de viande à la fois — mais on n'a pas le choix. C'est très bien organisé. Il y a une rangée de lumières blanches au-dessus des bacs réfrigérés, des lumières bleues au-dessus des grands congélateurs, on ne risque pas de se tromper. Elle l'a dit à un gros jeune homme, il tenait dans les mains une barquette de chair à saucisse, 500 grammes sous cellophane, elle a dit « On ne risque pas de se tromper », le gros jeune homme l'a examinée un bout de temps comme si elle n'avait pas vraiment de consistance, comme si elle était un morceau du décor, un machin qui n'avait rien d'humain et ne méritait pas qu'on réponde, qu'on manifeste quoi que ce soit, il l'a regardée comme une chose bruyante puis il a remis la barquette de chair à saucisse à sa place, on voyait l'empreinte de ses deux pouces sur le cellophane, il a repris son parcours le long du réfrigérateur, son pantalon tombait. Ce n'est pas un endroit pour faire des rencontres Viandes en gros, même les bouchers ne parlent pas avec les clients, ils changent tout le temps d'ailleurs, on a beau venir souvent on ne reconnaît jamais personne, on se sert soi-même de toute façon. Au début, on longe les frigidaires l'un après l'autre, dans l'ordre, porc, bœuf, poulet, volailles, mouton, abats, plats cuisinés. Après, une fois qu'on a la répartition des rayons dans la tête, on va chercher directement ce qu'on est venu chercher, on s'habitue vite mais il faut tout de même surveiller les spéciaux du patron, même quand on est pressé il faut faire le détour.

Elle aime se sentir entourée de viandes. Ça lui donne l'impression de circuler dans les couloirs d'une grande morgue, il fait frais, on déambule en silence, l'hygiène est impeccable, les morceaux reposent sur leur coussinet absorbant, ils suintent au ralenti sous leur pellicule protectrice, les bêtes on les oublie, elles sont débitées en morceaux répartis dans les frigidaires blancs, les congélateurs bleus, ça l'amuse de penser que le

même porc se trouve éparpillé à droite à gauche, que dans le même paquet de côtes sont rassemblées trois bêtes qui n'ont jamais partagé quoi que ce soit de leur vivant. Les bouchers ont beaucoup d'humour, ils font des farces sans arrêt, elle en rirait bien volontiers mais on la remarquerait, on la trouverait malapprise, les gens vous jugent dès que vous faites du bruit avec la bouche, on ne vaut pas tripette au fond, mieux vaut rire en silence, pousser le gros caddie roulant jusqu'aux caisses, entendre la caissière dire Bonjouour ça va bien ?, répondre d'un signe de tête ou ne pas répondre, poser les paquets de viande sur le tapis roulant, écouter le bip du lecteur infrarouge, payer, regarder la caissière emballer les produits, l'entendre dire Bonjouour ça va bien ? au client suivant. Elle laisse traîner son caddie n'importe où, les commis n'ont qu'à le ramener, ils sont payés pour.

Au retour, il y a une belle boucle à faire pour rejoindre les rues passantes avec les petits magasins sympathiques, les cafés... Il suffit de prendre à droite en sortant de Viandes en gros jusqu'au premier feu, ensuite à gauche puis encore à gauche, on marche environ cinq minutes et on arrive dans la zone des commerces. Terrasses un peu partout, des bancs, des vitrines, des gens, elle passe des heures à se prélasser sans rien faire, elle sait où se mettre, il suffit de s'asseoir dans un angle stratégique pas trop exposé, elle a le coup d'œil pour trouver le bon siège dans les cafés, ce ne sont pas toujours les mêmes, ça dépend du soleil, des clients, de toutes sortes de facteurs impossibles à expliquer, on sent ou on ne sent pas ces choses-là. Elle se trouve une place de reine, commande un grand café glacé, à la maison jamais elle ne boit de café ni chaud ni froid, le médecin le lui interdit, mais sur une terrasse, l'été, elle se permet des folies. Les gens passent sans arrêt, elle sirote, prend son temps, l'autre jour elle observait un chat dans la ruelle, il marchait tranquillement et d'un coup, il s'est figé. Elle le guettait du coin de l'œil, il ne bougeait plus du tout, des éclats de rire ont attiré son attention vers un groupe de jeunes gens. Le gros jeune homme, celui de la chair à saucisse, plaisantait avec des amis sur le trottoir, juste en face, elle l'a reconnu tout de suite. Leurs yeux se sont croisés, elle l'a vu la voir. Il n'a rien manifesté, il a glissé dans son champ de vision sans cesser de rire, mais il s'est attardé sur son visage un quart de seconde de trop, ça ne trompe pas ces signes-là. Elle a continué à le fixer, tête droite, il

aurait pu être le pape qu'elle n'aurait pas cillé. Il s'est éloigné de quelques pas, s'est esquivé en douce, dans la ruelle le chat se tenait toujours à la même place, tétanisé, et puis il a fait un grand bond en hauteur, un saut de carpe hallucinant. En retombant sur ses pattes, il s'est mis à tousser, cela venait du ventre. Les gens ont tourné la tête, le chat toussait de plus en plus fort, quelque chose de mou a jailli de sa gueule, c'aurait pu être un foie, un estomac, il a vomi ça sur le trottoir, à moitié étranglé, s'est sauvé en rasant le sol. Les gens ont repris leurs conversations, la ruelle était vide, la chose molle étalée sur le bitume au soleil, un chien l'a reniflée, son maître a dit « Non ! Non ! ». Ils sont passés.

Pour regagner l'immeuble on continue tout droit, ce n'est pas loin. Elle habite au troisième étage, première porte à droite en sortant de l'ascenseur, l'appartement est agréable, elle y vit depuis plus de vingt ans. L'infirmière lui conseille de déménager, elle est à risque, cardiaque, ça pourrait survenir à tout moment, Vous devriez aller dans un immeuble médicalisé dit l'infirmière, elle ne veut pas, elle mourra dans son fauteuil, en revenant des courses par exemple. Elle rangera ses affaires, allumera la radio, s'installera devant la fenêtre, la crise la fauchera d'un coup, personne ne remarquera rien jusqu'au jour du loyer, la concierge viendra frapper à sa porte pour réclamer son chèque, ou alors il y aura eu des plaintes, les voisins auront parlé d'une odeur persistante venant de son appartement, la concierge viendra frapper à sa porte, elle patientera un moment avant d'introduire la clé dans le trou de la serrure, c'est un immeuble bien tenu, calme, propre.